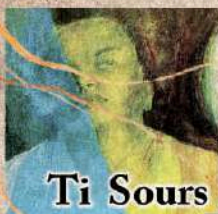
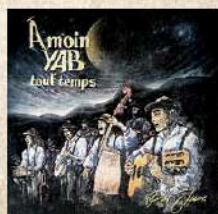


A woman with long, wavy pink hair is the central figure. She is wearing a blue denim jacket with yellow sunflower and green cannabis leaf embroidery. Her right hand is resting on her chin. The background is a soft, out-of-focus white and light blue. In the top right corner, there is a light green circular graphic containing the magazine's title and subtitle.

star
WAX
DJ lifestyle magazine

Supra Mana / Star Wax n°68 offert par Compos-it



Le 26 juillet dernier, la ville de Paris a lancé le compte à rebours des Jeux de la XXXIIIème olympiade. Le siège de la rédaction étant basé en Ile-de-France il est difficile de ne pas être concerné, d'autant que c'est encore un sujet qui divise... Désormais, vous êtes sans doute au courant, le breakdance, le basketball 3x3, le surf, le skateboard et le Bmx freestyle en park font partie des disciplines olympiques se confrontant au triomphe de l'audimat. Soit des sports de glisse ou des arts nés dans la rue. Disons des esthétiques issues de l'espace urbain, proposant des alternatives à la pratique des sports traditionnels, laissant la place à l'exploit créatif. La preuve en est : le mot athlète commence à circuler oralement. Oui athlète avec un « r ». Okay ! Vous n'êtes pas prêt, Chat GPT non plus, ni les moteurs de recherche. Rien n'arrête l'imagination de l'homme-singe, tout comme les artistes les athlètes en quête d'adrénaline se doivent d'être créatifs afin de défier toujours plus la pesanteur. Heureusement il n'y a pas uniquement les guerres qui génèrent de nouvelles trouvailles. Les Bboys, les riders de Bmx et de skateboard sont parfois source d'innovation. Quoi que tu en dises, le processus est bel et bien en route. À partir de mi-octobre 2023 vous pourrez découvrir Spot24 l'exposition olympique qui rend hommage au sport et aux cultures urbaines pendant un an, à Paris. D'ailleurs cette expo, sous la direction artistique de François Gautret, prévoit de laisser une place au graffiti et même à nos chers vinyles. Une ingénieuse passerelle rappelant l'omniprésence de l'image et de la musique dans ces cultures.

Il n'y a pas seulement les arts de rue qui titillent les règles. Les outils digitaux, notamment Internet en tournant le 16/9 en format totem, bousculent les codes. Quid de la danse verticale qui grâce à ses recherches chorégraphiques a certainement influencé les performances de pianiste à la verticale, soit totalement suspendus ou contre un mur. Même si depuis des années Dj Marky s'amuse avec la gravité en scratchant avec une platine vinyle à la verticale, l'art du Djing ne semble pas encore imprégner par cette forme d'expression. Mais ça ne saurait tarder... Dans un flux continu d'événements sensationnels la team de rédaction de Star wax continue à se concentrer sur celles et ceux qui malgré les obstacles cultivent leurs arts inébranlablement. T-Kid 170, natif de New York, en interview dans cette édition est l'un des pionniers du graffiti writing qui témoigne d'une époque où la rue et les parcs étaient l'épicentre. Supa Mana, en couverture, nous révèle sa passion pour la culture qui la pousse à dépasser ses limites. Peu importe les influences musicales, il en est de même pour Elkyoz, Benales, iZem, Nezumi... Chacun à leur façon cultivent au quotidien leurs pratiques. Quid de la scène de Tel-Aviv évoquée dans cette édition 68 ? Et si Fabyah, également au sommaire, a choisi de nommer Amoul Bayi son label, signifiant en wolof « Ne jamais abandonner », c'est n'est pas un hasard. Alors ne lâchez pas l'affaire !

STAR WAX#68

- Rédacteur en chef & fondateur : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snic
- Rédaction : Sabrina Bouzidi, Maëla, Damien Baurnal, Vincent Caffiaux, Dj Coshmar, invisibl journalist ...
- Photographes : Jon Nexon, Zohar Shitrit, Damien Baurnal, Arnaud Ancel... - Ont participé : La Mafaldista, Colette Aubert, Nicolas Ossywa, Tony Swarez, Marc Dion, Amine Bouziane... - Couverture : Supa Mana par Mimi The Photographer © - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 8000 exemplaires - Edition : Association Compos-it : 120, rue Édouard Vaillant, 93100 Montreuil - France (2000 - 2023) - www.starwaxmag.com - Instagram @starwaxmag -



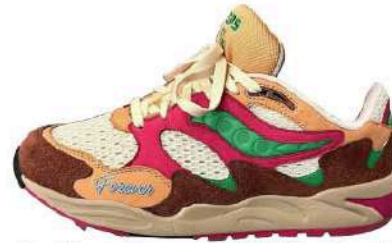
Kreol Art
L'art et la culture créole

Follow us @starwaxmag YouTube

Star Wax

- 03 - Édito
- 04 - Sommaire
- 05 - Sneakers
- 06 - T.kid 170
- 12 - Ekyoz
- 16 - Fabyah
- 22 - Supa Mana

- 20 - iZem
- 22 - Benales
- 24 - Focus Tel-Aviv
- 26 - Rare Wax
- 28 - Chroniques
- 30 - Menu best of



Jae Tips x Saucony Grid Shadow 2



Serena Williams x Nike Wmns Air



J Balvin x Air Jordan 3



Nike Air Force 1 Low Hallowee



Nike Footscape Woven Chukka



Anna Sui x Asics Gel Lyte III x Atmos



Asics GT2160 Cecillie Bahnsen Mary Jane



Courir x Salomon ACS Mixte



Converse bb Trilicant Cx Poisonous Frog



Nike Air Max 1 Familia pink

WRITER PUIS ARTISTE GRAFFITI ET ARTISTE PEINTRE, T-KID FUT AUSSI DANSEUR AU SEIN DU ROCK STEADY CREW. ALORS ÂGÉ DE 13 ANS, EN 1973, IL COMMENCE À TAGGER DANS LES RUES DE SON QUARTIER DU BRONX AVANT DE S'ATTAQUER AUX MÉTROS DE LA VILLE. CELUI QUE L'ON A SOUVENT PRIS POUR UN WRITER DE LA SECONDE OU TROISIÈME GÉNÉRATION DES PIONNIERS NEW-YORKAIS EST EN RÉALITÉ UN ACTEUR PRIVILÉGIÉ DES PREMIÈRES HEURES. IL EST AUSSI DE CEUX QUI CONTINUENT À PEINDRE DES MÉTROS À NYC ET AILLEURS. DANS LE CONTINUUM DES FONDATIONS DE CETTE CULTURE BALISÉES PAR SES PAIRS PHASE 2 OU TRACY 168, IL EST RESTÉ FIDÈLE À UNE CERTAINE ORTHODOXIE DU GRAFFITI. LA SORTIE DE LA BANDE DESSINÉE "THE BOMB" OU IL EST LE HÉRO EST LA BONNE OCCASION POUR RENCONTRER T-KID 170.



**T-KID
170**

As-tu grandi dans un environnement artistique ?

Je suis né en 1961. Je viens du Bronx. South Bronx. Ça n'a rien à voir avec ce que c'est devenu aujourd'hui. Mes parents écoutaient de la musique, beaucoup de musiques comme la cumbia et d'autres musiques cubaines. C'est le seul environnement artistique dans lequel j'ai grandi et nous avons dû créer nos propres références, notre propre culture.

Ta première rencontre avec le tag ?

J'ai commencé en 1973 à tagger dans les rues comme pleins de mômes, en fait. Je vivais dans la rue comme beaucoup d'autres. Nous étions livrés à nous-mêmes. Appartenir à un gang était souvent la solution que nous trouvions. Je faisais pas mal d'acrobaties et on me nommait King Of The Swings et je me suis rebaptisé King 13. Ce fut mon nom de tag. C'est à cette époque que remonte ma rencontre avec le tag mais ça n'était pas encore une activité artistique. C'est venu après.

“ On a commencé à s'exprimer sur les balançoires et nous avons converti ce que nous faisons au niveau acrobatique dans la danse. ”

Ta première block party ?

Les premières block parties, c'était dans les appartements. Il y avait le rock qui passait à la radio. Et puis le hip-hop est arrivé, avec le breakbeat, et les disques qui étaient joués avec de nouvelles éditions et qui étaient mixés les uns avec les autres. C'était de disques de rock, de funk d'où provenaient les breaks. Je me souviens de cette époque où, l'été, on ouvrait les portes et les fenêtres des appartements, et chacun jouait sa musique pour en faire profiter le quartier. On baignait dans cette culture sans savoir que c'en était une et que ça allait devenir aussi gigantesque. C'est comme ça que les morceaux voyageaient dans le quartier puis il y a eu les premières block parties, qui sont arrivées peu après dans les parcs.

As-tu été au block party de Kool Herc ?

J'ai assisté aux block parties de Kool Herc car je passais dans le parc pour aller peindre ou pour prendre mes photos et Kool Herc jammait ou faisait ses parties. C'était notre environnement.

Il y avait du rock, de la soul, du funk. Toutes sortes de musiques où il était possible d'isoler des breaks et de les jouer à répétition d'une platine à l'autre. Nous, on peignait, on prenait nos photos, on se lavait les mains et après nous allions écouter le son.

Parles-nous de l'apport des hispaniques dans le mouvement...

Il est énorme dans le hip-hop, dans le « drying », le graffiti, la danse, le rap. Mes mentors Tracy 168 ou Padre sont hispaniques. Charlie Chase, le Dj des Cold Crush Brothers aussi. Ce groupe a eu une influence majeure sur l'évolution de cette musique. Sans compter l'influence du Rock Steady Crew qui en grande partie était constitué, lui aussi, d'hispaniques. Et il y en eu plein d'autres par la suite comme Tony Touch, Fat Joe, Big Punisher, etc.

Une histoire dit que le terme hip-hop est né en 1975 quand deux gangs ont fait la trêve...

La grande histoire rejoint la petite. Cette culture a permis à des milliers de jeunes de sortir de la rue, d'avoir des perspectives et de changer le prisme de leur vie. J'ai quitté les gangs suite à une personne qui m'a tiré dessus. J'ai été blessé et je suis allé à l'hôpital, seule ma famille est venue me voir. Aucun membre de ce que je croyais alors être comme une extension de ma famille, ne l'a fait. J'avais des crayons et autres que m'apportait par mon frère et j'ai dessiné. Sorti de là, je me suis mis à fond dans le graffiti. C'est ça le hip-hop, transformer une expérience négative en du positif, s'extraire de la négativité pour aller vers la lumière, vers quelque chose de constructif et de créatif. Le graffiti, c'est ça. C'était plus une solution pour des centaines de jeunes alors que la mairie et les autorités de New-York voyaient cela comme un problème à ce moment là.

A partir de quel moment écoutes-tu du hip-hop et comment est-il visible à la fin des 70's, début 80's ?

Le hip-hop était partout et on ne lui donnait pas encore de nom mais il était là. Son énergie était palpable dans tout ce que nous faisons. Je dansais, je graffiti sans me dire que je faisais du hip-hop puis les choses se sont dessinées au fur et à mesure jusqu'à ce qu'on lui donne un nom. Cela a pris dix ans mais nous avons toujours baigné dedans. C'est à partir de 1981, 82-83, que cette culture a eu un nom, pourtant elle existait déjà avant.

Tu as aussi fait du breakdance, comment se déroulaient les sessions ?

Les sessions n'ont jamais été orchestrées avec des minutages ou ce genre de choses. C'était de pures improvisations jusqu'à épuisement ou que quelqu'un prenne le dessus sur l'autre. C'était purement instinctif. D'abord dans la rue puis les clubs. On a commencé à nous exprimer sur les balançoires et nous avons converti ce que nous faisons au niveau acrobatique dans la danse. Au début, les Dj étaient nos métronomes puis les Boomboxes nous ont permis de nous entraîner un peu partout.

Tu as participé à la première expo de graffiti au Sam Esses studio début 80's ? Finalement le graffiti est vite devenu du business pour toi ?

Le graffiti fin 70's - début 80's est devenu plus dur, avec des rivalités et de la violence, aussi. J'ai décidé de faire un petit break d'un an parce que je voyais que le graffiti entraînait dans les galeries, et ça m'intéressait. Il y avait le Sam Esses Studio, et des gars comme Futura, Zephyr, Dondi, Revolt ou Haze avaient déjà pris de l'avance en produisant des toiles. Je voulais faire aussi cela et j'ai donc commencé à m'intéresser à comment le graffiti pouvait vivre en galerie. Il y avait aussi la Fashion Moda, qui était un événement important et qui nous permettait de tous nous retrouver et d'échanger quand nous ne le faisons pas dans la rue ou dans les yards ou sur les quais du métro.

As-tu été en prison pour le graffiti ?

J'ai participé à un projet d'intérêt général où je m'occupais de jeunes mais je ne suis jamais parti en prison pour graffiti. J'ai fait d'autres conneries qui m'y ont mené, mais pas celle-ci.

As-tu toujours la même adrénaline des premiers jours en peignant des trains ?



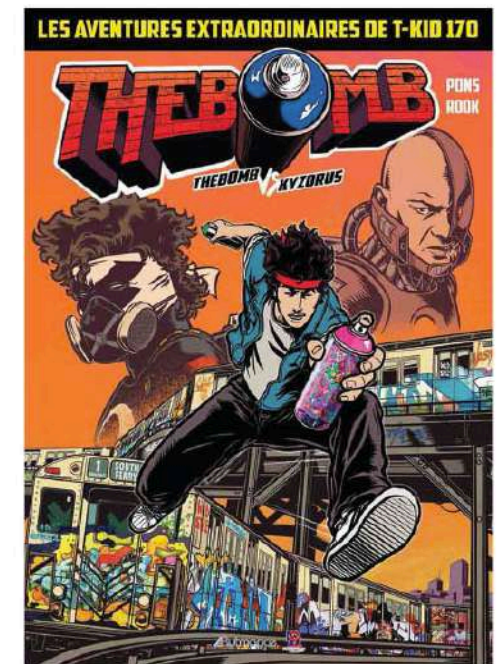
Oui j'ai toujours la même adrénaline et la même passion alors que le contexte a totalement changé mais l'énergie et l'essence de cette culture est là dans les yards et les lay-ups du monde entier.

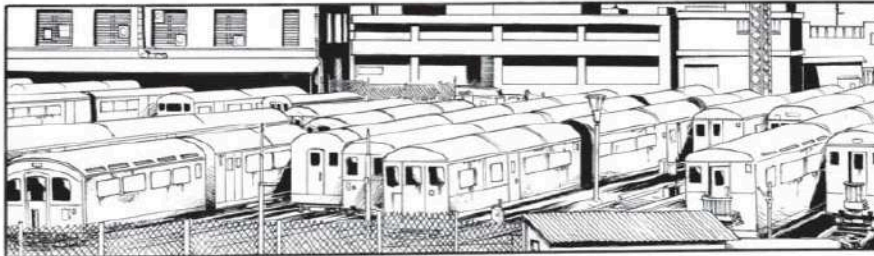
Es-tu ravi du résultat de la BD où tu es le héros ? C'est une première...

J'aime l'idée et les dessins sont vraiment dingues. C'est une super idée. Après j'aurais aimé commencer par une biographie ou quelque chose tirée de ma vie car il y a beaucoup de choses à dire et c'est quelque chose sur laquelle nous travaillons. Du coup, ça se fait un peu à l'envers mais c'est vraiment une bonne expérience. C'est une bonne idée la BD et c'est toujours flattereur d'être l'inspiration d'un super héros.

Tu es resté fidèle à ton style, que penses-tu du post-graffiti ?

C'est juste un autre médium et une autre manière de s'exprimer. Mais l'essence reste la même. On a fait du vandalisme créatif sur les trains et nous poursuivons cela sur les toiles en perpétuant l'ADN de cette culture et en réhabilitant l'histoire de cette culture. Pour moi, c'est une forme de continuité.





“ J’ai assisté aux block parties de Dj Kool Herc car je passais par le parc pour aller peindre...”



EKY OZ

“ Je n’ai jamais créé d’édit ou remix en post prod. j’ai toujours fait ça en direct dans mes mix. ”

EKYOZ A COMMENCÉ À JOUER DE PLUSIEURS INSTRUMENTS MÉCANIQUES MAIS LA PLATINE VINYLE EST DEvenu SON INSTRUMENT DE PRÉDILECTION. IL VOUE D’ABORD UNE PASSION POUR LA DRUM & BASS ET LES SONS EN PROVENANCE D’ANGLETERRE, PUIS SANS LIMITE POUR LA BASS MUSIC. CAPABLE D’ENCHAÎNER SANS ENCOMBRE 35 TRACKS EN 42 MINUTES, DÉSORMAIS IL EST UN SPÉCIALISTE DU MIX AVEC UNE SEULE PLATINE... APRÈS DIX ANS D’EXPÉRIENCE, IL SE LANCE DANS LE BEATMAKING AVEC LÉO KAMISA. ET EN PARALLÈLE IL PEAFINE UN SHOW ENTRE DJ SET ET LIVE ACCOMPAGNÉ DU VJ ORTIZ. ENTRETIEN, À TOULOUSE.

As-tu grandi dans un environnement musical ?

Oui ma mère pratiquait le chant dans une chorale. J'ai grandi à Orléans, j'ai pratiqué assez jeune de l'orgue analogique avec le solfège, j'ai appris la guitare et j'ai touché un peu à la basse.

Parle-nous de ta rencontre du Djing, du vinyle...

Je me suis mis au Djing très tôt, je squattais le matériel de mon frère pour faire le Dj dans les booms du collège ! Il m'a vendu ses platines vinyles quand j'avais 17 ans, en 2005, dès ce moment-là j'ai commencé à pratiquer le scratch. On avait qu'un seul petit disquaire indé, qui a fermé quelques années plus tard, et de bons bacs à vinyles avec du hip-hop et de l'électro à la Fnac, d'ailleurs c'est là-bas que j'ai acheté un des premiers vinyles d'Hannibal Flynt. Puis je suis arrivé fin 2011 à Toulouse, j'ai commencé à mixer dans les bars et petites salles de la ville rose, dès 2013. Maintenant je suis intermittent depuis fin 2016.

Et tu mixes avec Serato sur une seule platine, chînes-tu encore des vinyles ?

En fait, ma collection est composée à moitié de vinyles jungle et drum & bass que j'achetais dans les disquaires toulousains. Je mixais plus ce genre de musique que du hip-hop, mais les bars n'étaient pas aussi chauds pour des soirées avec autant de basses. Donc j'ai commencé mes soirées régulières avec mes sélectas hip-hop / funk, plutôt old school. Par la suite, les rythmiques afro et le groove des sons latino m'ont entraîné et ont élargi mon univers musical. Ces dernières années, j'ai voulu fusionner mon amour de la bass music avec toutes ces influences pour en arriver au duo Vera Cruz, l'un de mes deux nouveaux projets.

Justement parles-nous de Vera Cruz ethno bass music, du rôle de chacun ?

Cela fait quelques années que "Ortz, un de mes compères avec qui je collaborais lors d'événements culturels pour son association, souhaitait mettre des images sur mes mix bass music tropical bass. Alors on a planché sur le concept d'un Dj set-live avec du Vjing. La ligne artistique mûrit et est toujours en chemin. C'est un travail d'équipe, exigeant, dans l'écoute, où je m'occupe des transitions sonores et "Ortz de la structuration cinématographique du set. "Ortz a fait un travail de recherches et de créations audiovisuelles très riche. Julian "Ortz a commencé sa carrière comme réalisateur / chef opérateur dans le cinéma. Cela fait 15 ans qu'il fait des réalisations cinématographiques et photographiques entremêlant stop motion, rafales, montages, et tout dernièrement l'intelligence artificielle. Il est aussi Dj depuis une dizaine d'années. Ensemble on est donc parti sur ce nouveau projet : Vera Cruz Ethno Bass Music.

Désormais, certains évoquent l'art et la musique ethno-futuriste, qu'en penses-tu ?

Je ne connais pas ce terme ethno-futuriste...

Parmi les nombreuses propositions de Djs tropical bass, qu'allez-vous proposer afin de vous différencier ?

L'idée est de proposer une nouvelle expérience sonore et visuelle. Mon envie n'est pas de proposer une sélection de tropical bass comme on peut en entendre à ce jour. Amoureux de la culture UK, je cherche des sons mélangeant des sonorités world, avec des rythmiques presque tribales et teintées de grooves venant de la jungle et de la bass music. Je m'amuse aussi à y insérer de la bass house pour rebondir sur ce côté clubbing au milieu du set. Ce projet est le résultat de nos dix années d'expériences respectives, que ce soit en termes de maîtrise des logiciels, d'enchaînements, de rédit, ou remix en live, et de montage de visuels pour "Ortz. C'est un Dj set monté comme un live, soit un set de 1h18 avec 53 morceaux, 4 grands univers musicaux, et des artistes des grands courants de bass music comme Stas, Hataah, Badjokes, Le Motel, Clap! Clap!, Guedra Guedra, Sam Binga, Kidkanevil, Jamie xx, Apashe, ou encore The Caracal Project.

“C'est un Dj set monté comme un live, soit un set de 1h18 avec 53 morceaux...”

Sous quelle impulsion as-tu commencé à réaliser des éditions puis des remixes...

Je n'ai jamais créé d'édit, instru / a capela, ou remix en post prod. J'ai depuis toujours fait cela en direct dans mes mix. J'ai d'abord commencé avec mon Serato SL1, et un multi pad Akai MPD16 sur lequel j'assignais les points cue dont j'avais besoin pour mes enchaînements. Maintenant, je bosse seulement sur une platine vinyle et avec la fonction Instant Double. La platine de gauche tourne en virtuel, en interne dans l'ordi, je peux donc transiter plus rapidement entre les morceaux et rendre mes mixes plus dynamiques. Je m'enlève une contrainte, qui me permet d'agrémenter encore plus mes mixes en jouant avec les points cue et quelques effets. Mais ça fait des années que je voulais me mettre à produire ma propre musique. Le déclin est venu avec mon ami Léo Kamisa, juste après les confinements, on a décidé de bosser d'abord sur des remixes pour se faire la main. Dès la première session on a sorti une ébauche d'un premier morceau.

De là, on s'est dit qu'on allait produire directement notre premier Ep. Léo Kamisa, je l'ai rencontré en 2011 chez Music'Halle à Toulouse. Je m'occupais de l'accueil de l'école et de la régie lors des événements, Léo était en cycle professionnel au piano. Depuis, il a joué dans le groupe Azad Lab, il est claviériste dans le groupe Babylon Circus. Il a aussi un duo live electro/tropical qui s'appelle Lazarr. Je travaille sur Ableton, mais comme je ne le maîtrise pas énormément, on suit plutôt la méthodologie de Léo. Dans son studio en plus d'Ableton il y a Push, un clavier Midi, synthé modulaire, marimba, accordéon, piano... En parallèle du Ep que l'on célébra lors d'une release party le 13 Octobre 2023 à Toulouse, on a remixé un morceau du groupe toulousain Sofaz qui sort en digital. Le titre "Koronika" est tiré de leur dernier album live sorti cet été. On s'est régalé à lui donner une patte plus afro et électro.

Tu t'intéresses à divers genres musicaux, as-tu des limites et suis-tu une scène plus qu'une autre ?

Je chîne beaucoup sur SoundCloud et Bandcamp, j'écoute des podcasts, des mixes de Dj ou des playlists de labels indépendants tels que Babylon Records d'Hongrie, Wonderwheel Recording des USA, Soundway Record d'Angleterre, Shango Records de Grèce. Je navigue entre tropical bass, afrobeats, latino et différents courants de bass music. J'aime aussi me déconnecter des musiques « à mixer » et me faire des grosses sessions de jazz ou de classique. J'essaie de regarder ce qu'il se passe dans tous les courants musicaux sur Toulouse et ses alentours, mais je ne trouve plus le temps dans mon agenda pour aller voir de nouveaux artistes sur scène ou même les projets de mes amis car je joue très souvent en même temps qu'eux !

Sinon ton meilleur souvenir en tant que Dj ?

Mon meilleur souvenir reste pour l'instant, mon premier voyage et Dj set au Vietnam en 2019 ! Se retrouver avec une platine Numark PT01, Serato, Phase et une mixette pour faire danser les gens sur la plage au coucher de soleil, c'est une image gravée à jamais dans ma mémoire !

Et le pire ?

Le pire... En octobre dernier j'ai dû annuler la veille de la date ma première partie de Chinese Man au Bikini, à Toulouse, parce que j'étais cloué au lit à cause du Covid ! J'avais préparé un set de 42 minutes avec 35 tracks que vous pouvez écouter via mon SoundCloud.

As-tu d'autres passions que le Djing et faire danser le peuple ?

Ma deuxième grande passion est le cinéma, j'ai d'abord été projectionniste quand j'avais 20 ans. Je suis un très gros cinéphile, j'espère peut-être faire mon premier essai cinématographique dans les prochaines années.



SIGNIFIANT « NE JAMAIS ABANDONNER » EN WOLOF, LE LABEL AMOUL BAYI RECORDS SE REVDIQUE FERVENT DÉFENSEUR D'UNE MUSIQUE MILITANTE ET POSITIVE. BASÉ À DAKAR, SÉNÉGAL, IL OPÈRE LA CAPTIVANTE FUSION ENTRE LE REGGAE DUB ET DE TALENTUEUX ARTISTES D'AFRIQUE DE L'OUEST. RENCONTRE AVEC FABYAH, FONDATEUR ET PRODUCTEUR, À L'OCCASION DE LA TOURNÉE ESTIVALE.



FABYAH
AMOUL BAYI
RECORDS



Jouer à la session d'ouverture du Dub Camp festival, j'imaginais que c'est puissant ?

C'était vraiment un grand moment ! J'étais à la première édition du festival il y a 10 ans donc je l'ai vu grandir. Ils nous ont invités à jouer il y a 4 ans sur une petite scène et là, à l'opening grâce à la relation de confiance qui s'est tissée - en plus, sur le sound system Blackboard Jungle, la famille... C'est beaucoup d'émotions !

Quelle symbolique de commencer la session avec du nyabinghi ?

C'est une référence aux racines du reggae, enracinement à la fois historique et spirituel de cette musique. Le reggae qu'on aime c'est le reggae rasta, il découle du nyabinghi.

Quels étaient les messages à transmettre ?

Porter l'engagement politique, pour la justice sociale, pour l'équité, contre les différences honteuses qu'il y a dans la société. Aussi, le reggae est, il ne faut pas l'oublier, une musique panafricaine donc remettre au centre l'Afrique et le combat panafricain. Enfin, un message spirituel.

Ta vision de la spiritualité ?

Croire que nous ne sommes pas que des corps matériels, comme des robots, dénués d'âme. Je ne pense pas que l'on vit, l'on meurt, comme ça, juste dans une enveloppe matérielle qui n'a pas de sens, ni de but, ni de relation avec ce qui l'entoure. Je crois en l'invisible, je crois en Dieu.

D'où est née ton envie de partir vivre au Sénégal il y a 10 ans ?

Là où le cœur est, les pieds vont. J'ai donc « marché » jusqu'au Sénégal, où j'ai trouvé une terre d'accueil. C'est le pays de la teranga, de l'hospitalité. Je m'y suis tout de suite senti très bien. De fil en aiguille, je ne me vois plus ailleurs.

Comment est née la Amoul Bayi Family ?

Tout naturellement... Je ne travaille qu'avec des artistes avec qui je m'entends bien humainement déjà. Une personne peut avoir un talent musical certain mais si je ne m'entends pas avec elle, ça ne colle pas. Surtout que le studio est dans ma maison, les personnes qui viennent rencontrent ma famille, ma fille, mon environnement personnel... On partage des repas, des moments avec les proches donc ça devient la famille. Cet été, on est en tournée avec Saah Karim, l'un des plus talentueux chanteurs de la nouvelle scène reggae africaine, et Galas, chanteur sénégalais-italien dont de nombreux titres sont sortis sur le label.

Qu'est-ce qui vous lie ?

La passion pour la musique déjà et l'envie de la développer ensemble. Puis tous ces moments à côté, les repas, discussions, rigolades. En tournée, ça nous arrive même de dormir chez l'habitant (rires).

Quelle est ta mission aujourd'hui ?

Développer la carrière musicale des artistes du label, qu'un maximum de gens puissent découvrir ce que l'on produit. Que les artistes qui collaborent avec le label puissent gagner en notoriété et être de plus en plus écoutés.

Pourquoi est-il important pour toi de continuer à sortir en format disque vinyle ?

Bonne question... Effectivement, je me pose souvent la question de l'utilité à sortir des vinyles. Historiquement, c'est parce que je suis moi-même un collectionneur. Je trouve que le support est magnifique, en tant qu'objet : pour la pochette, tu fais travailler un artiste infographiste qui crée quelque chose de beau. Ce n'est pas sur un écran, c'est en grand format. Mais maintenant, vu la cherté des prix de production des vinyles, j'ai de plus en plus de questionnements. Depuis des années, j'étais l'un des rares labels à ne jamais augmenter le prix, les maxis étaient à 10€. Là, le nouveau est à 15€ et je le vends quasi à perte... Mais cette relative cherté me fait me questionner sur le public que l'on touche : il faut maintenant être à l'aise financièrement pour s'acheter des vinyles. Je développe donc de plus en plus le digital. Toutes les productions d'Amoul Bayi sont sur toutes les plateformes de streaming depuis longtemps : tous les moyens d'écouter notre musique sont à disposition. Encore une fois, dans le but de développer la carrière des artistes et leur notoriété, je ne vais pas me limiter aux vinyles.

Parle-nous de la scène Reggae Dub au Sénégal ?

Il y a une scène reggae au Sénégal mais pas de scène dub. Les seuls qui ont rapporté du dub, c'est nous. Par contre, au Sénégal ils regardent beaucoup ce qu'il se passe en Europe et ils voient que le dub a le vent en poupe donc ils sont forcément intéressés pour découvrir ça. Mais vraiment, les gens là-bas écoutent principalement du Nu Roots, Chronixx, Protoje, Kabaka Pyramid...

Les différences entre un concert en France et au Sénégal ?

Le public. Le public français est sans doute plus connaisseur, mais le public sénégalais est plus spontané. S'il aime, l'extériorisation de cet engouement va être beaucoup plus palpable, que ce soit par la danse, l'expression. Il est plus chaleureux !

La situation est critique au Sénégal : comment cela impacte-t-il la création artistique ?

Ousmane Sonko, opposant au Président actuel, est emprisonné depuis hier (le 28 juillet 2023 - ndr). Il est très soutenu par la jeunesse et une grande partie de la population. Il a des vues panafricaines, il est patriote et veut vraiment se détacher de la France-Afrique. Si tu fais du reggae, c'est avec lui. Nous on le soutient à 100%. Hier on avait une session à Belle-Ile-en-Mer, on a parlé de lui, comme partout où l'on a été. Et on continuera.

Ce n'est pas évident mais c'est important, le reggae s'est toujours positionné par rapport aux faits d'actualité. Or là c'est une actualité chaude qui pourrait vraiment changer le visage du Sénégal. Dans quelques mois, le pétrole va littéralement couler à flots au pays et s'il y a un dirigeant qui a l'air incorruptible, avec une vision panafricaine, qui veut s'investir pour son peuple et non pour des intérêts étrangers, ce serait génial pour les Sénégalais. Avec l'argent du pétrole, il y aurait des écoles, des routes, des soins de santé. Donc on a absolument besoin du projet de Sonko, n'en déplaise à certains...

Comment le Reggae peut-il concrètement contribuer à la lutte ?

Au-delà du reggae, la musique a une grande place dans la conscientisation, dans la transmission d'informations auprès de la jeunesse. Avec le label, on a fait un son collectif contre le franc CFA qui est la monnaie néocoloniale au Sénégal. On a fait aussi un son qui était lié aux manifestations pour Sonko il y a trois ans avec un morceau collectif qui s'appelle Na Nu Jog. Clairement on ne peut pas vivre dans un contexte en ébullition, où il y a des changements cruciaux à venir, et ne pas prendre position. Après, au Sénégal la musique la plus écoutée c'est le hip-hop, c'est celle qui a le plus d'impact.



Que penses-tu de la controverse à propos de l'appropriation culturelle dans le reggae ?

Très intéressant, c'est une question primordiale que chaque acteur du milieu doit se poser. Il n'y aura pas d'unanimité mais je pense que c'est un concept sociologique important quand on parle d'une musique noire. Car même s'il a évolué, le reggae est une musique noire. En tant qu'homme blanc, je suis un invité dans cette musique. Dans mes premiers concerts reggae fin des années 90, il y avait une grande partie du public qui était d'origine antillaise ou africaine. Jeune adolescent blanc, j'entrais dans cet univers avec respect, ayant tout à découvrir et absolument pas en terrain conquis. J'ai toujours été bien accueilli, ce n'est pas le souci. Je me souviens que j'ai été repris par des grands frères quand j'ai voulu faire le stéréotype du jeune blanc qui s'intéresse au reggae.

Une fois en disant « Yes I », ils m'ont répondu « mais qu'est-ce que tu connais de tout cela ? ». Ce sont eux qui m'ont forcé, à travers cette remarque, à dépasser les clichés et à creuser quel est le sens de cette musique, des expressions utilisées. Ne pas les utiliser à tort et à travers car il y a des gens en face de moi pour qui ça a un vrai sens. Tu ne peux pas prendre un mot d'une autre culture musicale et croire qu'il est tien sans avoir tout le bagage qui va avec. On m'a invité, on m'a laissé rentrer, y'avait une vraie unité dans les concerts et les sound systems. J'ai été content d'avoir cet échange, super positif.

Quelques artistes qui t'ont inspiré ?

Côté sound systems : Jah Shaka, Aba Shanti, c'est l'Angleterre, ma jeunesse. Et en groupe, Midnight avec Vaughn Benjamin. Cette année, j'ai aussi beaucoup écouté le dernier album de Biga Ranz qui arrive à conserver un flow jamaïcain en chantant maintenant en français avec une écriture très imagée.

Comment perçois-tu le courant Dub 3000 ?

Je kiffe le Dub 3000, notamment Mark Iration Steppas, mais je trouve qu'il y a une dérive du sound system à la UK où ce n'est plus que stepper. Même sur les noms des soirées, on voit soirée « Dub », on parle même parfois de « la » dub, mais ce n'est plus reggae...

Écoutes-tu d'autres musiques que du reggae ?

En ce moment, je kiffe l'afrobeat nigérian. L'artiste qui m'inspire beaucoup c'est Burna Boy, c'est le 1er africain à avoir rempli un stade américain sold out, c'est le 1er africain à casser tous les scores des guiness.

Tes projets à venir ?

On va sortir un triptyque d'Eps avec Empress Celyah, une chanteuse sénégalaise d'origine cap verdienne qui chantera en créole cap verdien. Sur les mêmes riddims, il y aura aussi Ijawal, dans un style Rub-a-dub deejay qui aborde des thématiques permaculture/écologie, lui-même grand militant et formateur en permaculture, Dj vétérinaire au Portugal et installé depuis 15 ans au Sénégal. Puis mon projet personnel : Teranga Dub, Teranga étant l'hospitalité, la valeur principale au Sénégal, avec des instruments traditionnels comme des Kham, Kora, Tama, etc.



“ Il y a une scène reggae au Sénégal mais pas de scène dub. ”



Release party
jeudi 12 octobre
@badaboum.paris

FEMME DE LUMIÈRE, SUPA MANA AIME NAVIGUER ET CHOISIR SON CHEMIN. ELLE REMET LE COUVERT AVEC UN DEUXIÈME ALBUM DE REGGAE DIGITAL. TOUJOURS ÉPAULÉE PAR ONDUGROUND À LA PRODUCTION, ELLE EST DÉSORMAIS SIGNÉE CHEZ BACO MUSIC. ELLE NOUS EMBARQUE AVEC " DUB SIREN ", ONZE TITRES QUI RÉVÈLENT LE JEUNE TOASTER BULGARE JAHMMI. NOUS AVONS VOULU EN SAVOIR D'AVANTAGE SUR CETTE ENTREPRISE. ENTRETIEN TÉLÉPHONIQUE ENTRE DEUX GIGS.

SUPA MANA

“ L’art n’a pas de limite à mes yeux donc je n’ai pas de limite... ”

As-tu grandi dans un environnement musical ?

De mon enfance à mon adolescence j'ai vécu entre Paris et le Sénégal où j'ai de la famille. J'ai découvert les rythmiques africaines et le reggae là-bas, c'est de là que viennent toutes mes influences. Puis j'ai grandi à Paris dans l'environnement musical des sound systems reggae et c'est là que j'ai commencé à collectionner des vinyles et à m'intéresser à ça.

Es-tu arrivé au beatmaking grâce au Djing ?

Je suis arrivée au beatmaking grâce au Djing. En fait, à force de côtoyer différentes personnalités dans la musique, j'avais beaucoup d'ami-e-s Dj qui produisaient et j'ai commencé à m'y intéresser. J'ai commencé à produire en 2017 avec mon ami qui s'appelle Olo de Ondubground. Quand j'ai voulu produire "Double Trouble", mon premier album, je voulais avoir des sons qui soient à mon image et je voulais évoluer dans la musique, tout simplement.

Quelle est la place du vinyle chez toi, et es-tu toujours une collectionneuse compulsive ?

A 18 ans, en 2006, j'ai récupéré les vinyles de mon grand-père qui écoutait beaucoup de cumbia, de blues, de jazz et de reggae. Ensuite j'ai acheté mes propres vinyles pour compléter la collection de mon grand-père. Aujourd'hui je collectionne encore, moins qu'avant parce que je suis passée sur vinyle time codé à force de faire de nombreuses dates. Mais j'en collectionne toujours, j'en écoute à la maison et j'adore toujours ça.

Qui sont les Dj et producteurs qui t'inspirent ?

Quand j'étais plus jeune le Dj qui m'a le plus influencé c'était David Rodigan, de par sa culture musicale et historique qu'il a dans le reggae. En producteur j'ai été très influencée par Dj Vadim. Et aujourd'hui je trouve que les meilleurs producteurs de la scène dub sont Ondubground avec qui j'ai la chance de collaborer.

Comment ta passion et pratique du Djing ont influencé ta créativité de beatmakeuse ?

Ma pratique du Djing m'a influencée pour le beatmaking parce que j'ai connu de nombreux styles musicaux. Je me suis intéressée à énormément de cultures, notamment le hip-hop et le reggae. Je pense que ça se ressent beaucoup dans mes productions actuelles qui sont assez hybrides, entre le reggae, le dub, le hip-hop et même un peu d'influence trap.

Pourquoi "Dub Siren", tu es même tatouée, voues-tu une passion pour le folklore médiéval nord-européen ou es-tu une mangeuse d'homme ?

Dub Siren c'est un élément incontournable du sound system reggae, c'est un synthétiseur qui a été révélé notamment grâce à Jah Shaka. Voilà, j'ai joué sur le jeu de mot "Dub Siren". Et parce que j'ai aussi toujours été inspirée par les océans, notamment les légendes de marins de par mon papa qui était pêcheur. C'est un joli jeu de mot pour associer ma passion des sound systems et de l'océan.

Peux-tu nous parler du rôle de OLO dans la production ?

Olo, il m'aide pour les compositions des morceaux mais surtout il fait tous les mix et les masters pour que toute l'identité musicale soit la même. Il embellit tout simplement tout ce que je fais grâce à sa magie.

Ta façon de produire et ton matos ont-ils évolué depuis "Double Trouble" ?

Pas vraiment. J'utilise toujours le logiciel Reaper pour faire mes productions. Ensuite je vais toujours dans le studio d'Olo pour améliorer ces compositions, nous utilisons Fruity Loop. Ça n'a pas évolué mais musicalement vous pouvez entendre que les sonorités ont évolué, aussi par rapport au fait que l'album s'appelle "Dub Siren" il y a pas mal de sonorités assez océaniques, assez worldwide, avec beaucoup de flûte. Ce qui différencie "Double Trouble" qui était un peu plus brut.

L'image du reggae, et surtout du dub, connaît un nouveau souffle, notamment visuellement. Certaines de tes photos ont une touche disco. Est-ce volontaire et pourquoi avoir choisi Dizziness pour mettre en images ton univers ?

J'ai toujours aimé les 80's parce que quand j'ai commencé à collectionner les vinyles j'écoutais beaucoup de reggae digital, du rub-a-dub, etc. J'ai toujours aimé le flow qu'avaient ces chanteurs là, toujours super bien habillés avec des costumes à paillettes. Voilà j'ai toujours adoré cet univers, alors j'essaye de le retranscrire avec mon image actuelle. Je ne suis pas quelqu'un de très classique, je pense que ça se voit dans mon univers visuel. J'ai aussi toujours adoré les animations, les dessins animés, le dessin. C'est pour cela que j'ai toujours allié mon univers un peu féérique avec le dessin, les couleurs. Depuis le début je travaille avec Dizzi qui est un ami et un graphiste extrêmement talentueux. Nous parlons un peu le même langage alors c'est facile de discuter ensemble et de trouver des idées sachant que nous avons les mêmes goûts. Voilà pourquoi je travaille avec lui parce que c'est simplement une évidence pour moi.

Tu sembles attachée aux Landes, à Seignosse où tu as réalisé ta soirée de lancement. Peux-tu nous en parler et prévois-tu un show spécial le 12 octobre au Badaboom, à Paris ?

Oui je suis très attachée aux Landes, c'est ma région préférée en France. En fait pendant dix ans j'ai passé tous les étés là-bas pour mixer, parce qu'il y a une vraie belle énergie, une vraie vibe, les gens écoutent beaucoup de reggae, la musique va bien avec le décor quoi, c'est l'océan, le surf, les gens cool, le skate, la ride et ça correspond tout à fait à mon état d'esprit. Musicalement et pour le travail ça marche très bien pour moi là-bas donc j'ai décidé de m'y installer définitivement je m'y sens très bien. Pour ma date au Badaboom je vais faire un show un peu plus évolué puisque j'aurai la chance d'avoir quasiment tout les Mcs, en tout cas tous ceux qui vivent en France.

J'ai prévu un show avec du mapping vidéo. Et nous allons réadapter certains riddims, nous allons faire toutes les chansons de l'album en plus de leurs chansons, comme on fait en sound system. Ça va être un show haut en couleur qui va être hyper dynamique grâce aux Mcs qui seront avec moi. Dizziness va nous accompagner pour rappeler toute l'histoire visuelle de l'album derrière ce show.

"No More" avec Pauline Diamond dénote, c'est une sorte de trap soul et le seul titre sans skank ?

En fait c'est le premier titre que j'ai créé pour cet album, il existe depuis super longtemps. Pour la petite histoire, Pauline Diamond et moi, on était sur la tournée de Biga Ranz car à côté je suis aussi lightreuse et j'ai fait les lights pour Biga pendant quelques années. Et Pauline était sa badkeuse. Cette chanson s'est faite dans le camion, derrière le tour bus. Je vivais des moments pas très faciles émotionnellement à ce moment-là et elle aussi, elle m'a dit : "écoute cette chanson je l'avais écrite il y a longtemps et ça colle bien avec ton histoire du moment, ça serait cool qu'on la reprenne". Du coup nous avons réécrit ça, de manière très ludique, et voilà ! Cette chanson est pure, vraiment authentique, et elle a un sujet très beau qui ne méritait pas d'avoir un riddim trop puissant derrière parce que je voulais vraiment que ce soit la voix incroyable de Pauline qui soit mise en avant.

Les titres avec Jahmmi sont mes favoris, d'ailleurs c'est le seul lyricist qui revient deux fois et qui n'est pas un proche de Baco Music. Comment la rencontre est née...

Alors je suis très contente que les titres de Jahmmi vous plaisent car c'est aussi un peu mes préférés. C'est un artiste bulgare que j'ai rencontré à Goa, en Inde, parce que nous avons joué dans le même festival. De là s'est liée une vraie amitié. En fait, nous avons tout de suite vu que nous avions les mêmes goûts musicaux et de suite nous avons commencé à faire des titres ensemble. Je l'ai mis en avant sur l'album parce que j'aimerais bien pouvoir le faire venir en France et faire une tournée à mes côtés en 2024, je pense qu'il mérite et qu'il a énormément de talent. Ça fait du bien d'avoir un chanteur que l'on ne voit pas sur les scènes en France, un peu de nouveauté. Tous les chanteurs de l'album, quasiment, sont mes amis que j'ai rencontrés au cours de mes voyages ou de soirées.

Avec cet album et en général, souhaites-tu faire passer un message ?

Je ne fais pas spécialement passer un message, c'est plus un récit. C'est un album vraiment très personnel, grâce au mapping vidéo j'ai conçu toute une histoire qui retrace les tumultes amoureux et familiaux de ma vie. Si je devais passer un message ça serait de faire attention à son petit cœur, à quel point des histoires d'amour et notre passé peuvent nous amener dans des états émotionnels profonds. D'où l'expression la tête sous l'eau et les sirènes. C'est plus une histoire que j'essaye de raconter.

T'intéresses-tu à divers genres musicaux, es-tu des limites ?

Je m'intéresse vraiment à la musique de manière générale, j'aime la culture. L'art n'a pas de limite à mes yeux donc je n'ai pas de limite, j'aime tout, je m'intéresse à tous les styles musicaux, bien sûr que j'ai mes préférences. Je peux autant aller à des concerts de rock, d'électro, de reggae. Voilà, du moment que c'est qualitatif j'aime la musique.

Ton meilleur souvenir en tant que Dj ?

Mon meilleur souvenir en tant que Dj, c'est récemment au Eurockéennes de Belfort où Biga Ranz m'a invité pour sa carte blanche qui a duré 1h30. Nous avons eu trente minutes pour un plateau qui s'appelait Women Hifi, j'étais aux platines donc. Et il y avait cinq chanteuses de la scène actuelle reggae : Marina P, Belén Natali, Sara Lugo, Pauline Diamond et Hollie Cook. C'était un mix incroyable avec les plus belles voix du moment dans le reggae, nous avons fait un sound system uniquement féminin et franchement la vibe était incroyable, la scène était trop belle. Puis Les Eurockéennes de Belfort c'est vraiment une identité dans le monde du festival. C'était vraiment incroyable, extrêmement magique.

Et ton pire souvenir ?

Je n'ai pas vraiment de pire moment qui m'ait vraiment marqué, quelque chose de vraiment horrible, je ne crois pas que ça me soit déjà arrivé. Peut-être les pires moments en tant que Dj ce sont les annulations, par exemple, des dates que j'avais très envie de faire. Ou des flops car ça arrive à tout le monde, de ne pas sentir l'énergie face à toi. Je n'ai pas vraiment de souvenir précis d'un pire moment, j'aime toujours quoi qu'il arrive chaque moment que j'ai passé dans la musique, très honnêtement.



Sinon en 2019 tu étais au Philippines, la scène Dj est peu connue et pourtant il y a une effervescence. Peux-tu nous en parler ?

Oui je suis allée aux Philippines, j'ai joué à Manille dans un hangar underground. Un squat en fait. Avec la dictature qui régnait là-bas c'est compliqué pour eux pour s'exprimer musicalement, les conditions sont graves et surtout le gouvernement fait suite à un dictateur qui n'aime pas vraiment tout ce qui est festif, on va dire. Cependant il existe beaucoup de sound systems là-bas, et de manière générale en Asie. Je suis allé mixer au Cambodge, au Vietnam, en Thaïlande, il y a vraiment beaucoup de gens qui aiment cette musique, c'est très spirituel l'Asie, c'est très peace et ça va bien avec le décor et la chaleur ambiante qui y règne. Je pense que ça va de plus en plus se développer.

As-tu d'autres passions que la musique ?

Oui j'ai fait de la lumière pendant longtemps. J'ai travaillé aussi beaucoup dans le théâtre depuis que j'ai 18 ans et dans la régie, le spectacle. Toutes mes passions sont liées à l'art et à la culture. J'ai toujours aimé la musique, la peinture, tout ce qui tourne autour de l'art. J'ai toujours été faite pour être dans le spectacle. J'ai toujours travaillé dedans, j'ai combiné mes passions et mon travail, c'est une vraie chance même si c'est dur de temps en temps.

De quoi rêves-tu pour demain ?

Mon rêve actuel est que vraiment l'album marche, que je puisse tourner avec cet album et le mapping vidéo que j'ai créé, que je puisse présenter cette histoire que j'ai mise trois ans à concevoir. Que l'album prenne, que je continue à vivre tous ces moments magiques sur scène avec le public parce que c'est ce qui me nourrit, donne de la force, c'est ce qui m'a toujours fait me lever le matin. Mon rêve actuel c'est que ça continue, tout simplement que je puisse voyager et jouer ma musique.

Un sujet, une question que tu aurais aimé enfin évoquer quelque chose d'autre pour finir, comme la place de la femme dans la musique ou cela ne te préoccupe pas ?

Oui la condition de la femme dans la musique. Je suis contente parce qu'elle évolue, aujourd'hui je ne me plains vraiment pas, je trouve que tout va bien. Nous en parlons de plus en plus de la condition de la femme dans la musique, nous avons de plus en plus d'opportunités, nous sommes de plus en plus acceptées, même convoitées. Tant mieux pourvu que ça dure et je suis très heureuse de mettre battue et de voir que cette évolution arrive enfin.



“ Je ne fais pas spécialement passer un message, c'est plus un récit. C'est un album vraiment très personnel...”



SUITE À UN PREMIER EP CHEZ G.A.M.M, EN 2014, REPÉRÉ PAR SOUNDWAY PUIS SIGNÉ CHEZ PURA VIDA SOUNDS, LE BEATMAKER GLOBE-TROTTEUR FRANÇAIS SORTIRA EN NOVEMBRE PROCHAIN, SUR ELIS RECORDS, SON DEUXIÈME ALBUM "IN ZE EARLY MORNING". IZEM NOUS REVIENT AVEC NEUF TITRES DANS LA SOUTE, FRUITS DE SA PASSION POUR LA CULTURE MUSICALE LUSOPHONE ET DE SES RENCONTRES AUTANT HUMAINES QUE MUSICALES. ON A PROFITÉ DE SA PRÉSENCE SUR LE SOL PARISIEN POUR PASSER EN REVUE SES BAGAGES, TOUJOURS AUTANT CHARGÉS D'IMAGES D'AILLEURS OÙ LE SOLEIL N'A DE CESSÉ DE BRILLER.

En insatiable nomade, tu as vécu dans plusieurs pays. Tu as choisi de poser tes valises plusieurs années à Lisbonne. En quoi cette ville t'a-t-elle particulièrement séduit ?

J'y ai résidé pendant 8 ans. Au moment où je la découvre, elle est à l'intersection entre pas mal d'univers musicaux qui m'intéressaient : la musique brésilienne, cap-verdienne, angolaise mais aussi anglo-saxonne et européenne au sens large... C'était une ville à la fois cosmopolite et con-viviale, à échelle humaine. C'était idéal pour rencontrer du monde. Ça a été un vrai coup de cœur cette ville alors que ce n'était qu'une étape de quelques semaines à l'origine, et que j'étais censé retourner au Brésil. Quand j'arrive, la connexion avec les membres du label Enchufada se fait spontanément mais aussi avec toute la scène qui avait hérité du Buraka Som Sistema. Des potes m'avaient fait découvrir Batida à l'époque et son approche musicale me parlait. J'ai aussi eu la chance de rencontrer des artistes brésiliens de passage, nombreux à venir sur place pour des concerts ou des collaborations. Au fil des ans, la ville est devenue un carrefour important.

D'où te vient cette passion pour la culture lusophone ?

Ça a vraiment été une passion musicale qui s'est construite au fil des années. J'ai commencé à collectionner des disques, découvrir des artistes comme Jorge Ben et je faisais le lien avec les univers dont je venais comme la soul, le rap... et cette culture du sampling, du digging. A la faveur de mes années au Brésil, grâce aux rencontres, j'ai continué de creuser le sillon, tombant à chaque fois sur de nouvelles révélations. Toute cette influence humaine et musicale qui date de plus de 15 ans avec cette culture, j'ai cherché à l'intégrer dans mon processus de création sur « In Ze early morning ».

Comment est-ce que tu définirais ton style musical ? Car lui aussi est au carrefour de plusieurs influences...

C'est ce mélange entre le beatmaking, la production hip-hop / soul et la chanson d'influence tropicale, latine, brésilienne. Il y a aussi un côté introspectif qui se rapproche du trip hop, du dub, avec beaucoup d'espaces, de silences.

Pour ton nouvel album, quelle a été ta méthode de travail et de composition ? A-t-elle changé depuis "Hafa", ton opus sorti en 2017 ?

Ça y ressemble beaucoup, disons peut-être un peu plus organisé cette fois-ci. Plusieurs enregistrements ont été effectués en studio et on y retrouve plus de musiciens impliqués. Sinon, question écriture et direction artistique, c'est le même principe.

Qui est donc venu collaborer avec toi...

Lucas Santana, un chanteur brésilien de Salvador de Bahia est venu poser sa voix sur le morceau "Maria Antonieta". J'ai aussi la chance d'accueillir Flavia Coelho et LUIZA ensemble (sur le titre "Sua Pele", chantée en brésilien et en français - ndlr). J'ai aussi convié des artistes de Lis-bonne, des proches du label Enchufada, un musicien lisboète d'afrobeat du groupe Cacique 97... L'album comporte 9 morceaux et il y a en 7 avec des featurings. En général, quand j'imagine un album, je pars forcément d'une musique chantée car mon univers c'est avant tout le chant. Pour cet album, je ne voulais pas laisser une trop grande place à la musique instrumentale. En l'occurrence, au moment de se lancer dans ce projet d'album, j'avais pas mal de bouts de chansons que j'avais commencé avec différentes personnes. On a enregistré pas mal d'instruments en plus, des cuivres et puis ça a lancé le processus de création...

Est-ce que le succès de ton Ep "Change" enregistré avec K.O.G (Pura Vida/Heavenly Sweetness - 2017) et sa rotation sur Radio Nova, t'ont permis de gagner en notoriété et nouer de nouveaux liens avec d'autres artistes ?

Oui, complètement. Ça m'a donné de la visibilité, de la crédibilité. Mais en règle générale, tous les gens qui sont sur cet album sont des gens avec qui j'ai un rapport humain et amical avant tout. C'est plus que du pro. C'est surtout l'idée de s'amuser ensemble.

Comment t'es-tu mis à travailler le beatmaking ?

J'ai travaillé à la radio pendant un temps et j'y ai appris à composer sur ProTools puis après sur Ableton. Mon approche du beatmaking, ça a toujours été l'ordi portable, très numérique. C'est clairement ma zone de confort. D'une manière générale, le processus créatif se fait autour d'un clavier, d'une guitare et d'un ordinateur avec des samples, des références, des bouts de musique... Plus que de l'hardware et plein de synthés. Comme j'ai beaucoup bougé, je n'ai jamais pris le temps ni mis les moyens de me construire un studio. J'ai pris une autre approche et elle convient bien à mon côté nomade.

Et quelle est ton approche musicale quand tu réalises un edit, ce que tu as déjà beaucoup réalisé ?

En général, quand j'entends un morceau, j'ai rapidement des idées qui me viennent. Je ressens vite ce que j'aime, ce que je veux conserver, développer ou au contraire ce que je ne souhaite pas garder. J'ai une oreille qui décortique assez facilement les morceaux et ça m'aide à comprendre ce que j'aimerais retravailler dans l'optique de le jouer dans un Dj set par exemple.



Quand l'Ep "Change" est sorti, est-ce que tu pressentais son potentiel auprès des médias et du grand public ?

Oui, c'est évident que le refrain est prenant. Déjà, l'instru me restait dans la tête quand je l'ai composée. Alors, quand j'ai entendu les parties voix de K.O.G pour la première fois... J'ai flashé direct.

Est-ce que tu pourrais rappeler la genèse de ta collaboration avec Guts ? Comment vous êtes-vous rencontrés à l'origine ?

Guts a découvert mon travail à travers mon album "Hafa" mais aussi via les remixes que j'avais pu faire comme celui pour le London Afrobeat Collective que pas mal de Djs jouaient à l'époque. Il m'a contacté à l'occasion d'un séjour à Lisbonne. Comme on a pas mal de choses en commun que ce soit nos goûts, nos univers musicaux, on a vite accroché et on est restés potes. La colla-boration s'est faite tout naturellement. On a eu pas mal d'échanges sur l'album car je le considère comme un mentor. Je lui ai rapidement demandé ses impressions sur les morceaux. De manière générale, il m'aide à aller plus loin dans mes compositions. J'écoute toujours ses retours avec attention.

Tu es à la fois musicien, Dj et producteur. Comment équilibres-tu tes différentes facettes dans ton processus de composition ?

A la base, mon côté Dj découle directement de ma passion pour la musique. J'ai commencé comme collectionneur de disques, c'est ce qui est venu en premier. La guitare aussi, je gratouillais un peu à l'époque. L'écriture est venue plus tardivement chez moi. Quand je suis parti m'installer au Brésil, j'ai pas mal joué avec des groupes en tant que guitariste. Ça m'a plongé dans la musique brésilienne et c'est ce courant qui m'a le plus construit. Au final, j'essaie de rapprocher cette culture Dj - beatmaker avec la composition et la chanson traditionnelle, guitare, voix, chant, harmonies... Je nourris en parallèle ma curiosité musicale avec tout mon réseau de connaissances pour continuer de découvrir de nouvelles choses, c'est super important. Tous mes potes sont des fadas de musique... Et puis comme je travaille avec beaucoup d'artistes, l'écriture d'un morceau tient aussi du ping pong en général : je balance une instru, on me renvoie une piste de chant, de refrain, je retravaille l'instru... C'est infini.

“ En général, quand j'entends un morceau mon oreille le décortique assez facilement et ça m'aide à comprendre ce que j'aimerais retravailler, dans l'optique de le jouer dans un Dj set par exemple. ”





BEN ALES

BENALES EST UN DJ-PRODUCTEUR DE MUSIQUE ÉLECTRONIQUE ORIGINAIRE DE NORMANDIE. C'EST DANS LES ANNÉES 90 QU'IL COMMENCE À SE VOUER UNE PASSION POUR LES VINYLES. RECONNU POUR EXCELLER AUX PLATINES, SES DJ SETS COMBINAIENT PARFAITEMENT UNE TECHNO DEEP, BRUTE ET HYPNOTIQUE AVEC COMME RÉFÉRENCE LA VILLE DE DETROIT. DEPUIS SON STUDIO À PARIS, BENALES REVIENT SUR SES RACINES HARDTECHNO ET DNB JUSQU'À SES RÉCENTES SORTIES SIGNÉES CHEZ MATTERWAVE RECORDS ET CONSTRUCT RE-FORM.

Ta découverte de la musique électronique ?

J'ai découvert les musiques électroniques à travers la radio et le magazine Coda au milieu des années 90. J'allais aussi en Angleterre en bateau avec le ferry à Brighton régulièrement pour acheter mes disques. J'y passais la journée et je revenais le soir, il y avait 4h de traversée, j'adorais faire ça, j'allais digger dans les shops, j'avais 15-16 ans. C'est là où j'ai commencé à faire ma culture et à écouter divers courants de la musique électronique. Ensuite on a monté une association avec des amis du lycée et nous avons organisé des soirées dans divers lieux de la ville de Dieppe et un festival durant quelques années.

Quelles sont tes influences musicales ?

En 1999, j'ai commencé à jouer dans les rave et free party en Normandie, en 1999, où je jouais une musique plutôt dure, hardtechno, hardcore et drum'n'bass influencée par les Spiral Tribe mais j'achetais aussi beaucoup de techno à côté et je suis tombé sur la techno de Detroit qui ne m'a jamais quitté depuis. J'ai tout de suite été séduit par la musique de Jeff Mills avec son label Axis et Robert Hood avec M-Plant, ce côté minimaliste, sci-fi et loopy que j'affectionne.

Quel a été le déclic ?

J'ai commencé par le Djing et me suis mis à la production en 2007 avec Ableton Live. J'avais envie de comprendre comment cette musique que je jouais était construite. Côté studio, je fais tout à la maison, essentiellement avec Ableton Live, quelques VST... et j'ai eu la chance d'avoir accès à un studio dans ma ville où j'ai grandi, où il y avait des machines et où j'ai pu enregistrer les sons des synthés, boîtes à rythmes avec un ami. Je les utilise encore dans mes productions, j'ai une grande banque de sons, c'est un peu mon bricolage, un mélange digital / hardware.

Tu es proche de Mazen, le fondateur du discaire Techno Import, comment vous êtes-vous liés d'amitié ?

Avec Mazen on se connaît depuis des années. J'ai commencé à acheter des disques chez lui à la fin des années 90, après j'ai vécu dans d'autres villes donc je n'avais plus trop l'occasion d'y venir et là ça fait 8 ans que je suis sur Paris donc j'y passe au moins une fois par semaine. C'est quelqu'un que je respecte beaucoup, un vrai passionné qui est là depuis 30 ans.

D'où vient cet attachement pour le vinyle ?

J'ai toujours joué sur le support vinyle depuis le début car il n'y avait que ça à l'époque, j'aime le côté physique, la pochette, l'artwork, le fait de pouvoir avoir l'objet et ce son chaleureux.

Tu es récemment sorti "ALLIANCE" sur Matterwave Records avec Lee Holman. Comment avez-vous décidé de travailler ensemble ?

Pour "ALLIANCE" sur Matterwave, c'est le label qui m'a demandé si j'étais intéressé pour signer chez eux, ils m'ont dit que Lee était aussi de la partie donc cette compilation m'a beaucoup plu, après nous n'avons pas travaillé ensemble, on a proposé nos tracks chacun de notre côté et ils ont fait leur choix. J'étais très content de partager ça avec lui, c'est un artiste que j'admire beaucoup.

Tes projets ?

Dernièrement, j'ai sorti un Ep sur Construct Re-form. Aussi j'ai trois remixes qui vont arriver dans les prochains mois dont deux remixes qui sortiront en digital, un pour PITTRNRCRRNT sur le label ANAØH records et un autre pour MasCon sur le label d'Oliver Rosemann. Et le troisième sortira en vinyle mais je ne peux pas en dire plus pour le moment. Et, j'ai un projet de label dans le futur.

Tu peux nous en dire plus sur ta rencontre avec Construct Re-Form ?

Avec Construct Re-form c'est une affaire de famille, je connais Sylvain alias Zadig depuis plus de 20 ans. Avec mon asso, on l'avait invité à jouer à Dieppe, puis nous nous sommes souvent retrouvés dans les soirées ensemble sur Rouen, Paris... Depuis le début, je lui ai toujours fait écouter la musique que je produisais, il m'a beaucoup aidé, conseillé et puis il y a aussi Axel mon agent qui est aussi un ami, qui s'occupe du label maintenant. J'ai la chance d'être bien entouré.

Quels sont les artistes avec qui tu aimerais travailler ?

Pour les artistes que j'aime en ce moment il y a Roseen, Decca, Setaoc Mass et pleins d'autres. En tant que producteurs, j'aime beaucoup Deniro, Troy, Yant... et aussi la scène portugaise comme Temudo, VIL, Nørbak, ils font de belles choses en ce moment. La scène portugaise apporte une nouvelle fraîcheur avec de jeunes artistes, ils ont les codes de la techno des années 90 en la mélangeant avec des sonorités plus récentes, plus modernes.

Ton meilleur souvenir ?

Un de mes meilleurs souvenirs est une date à Batoumi en Géorgie, le public a une énergie incroyable là-bas. Ils sont présents du début à la fin, j'ai rarement vu ça auparavant et bien sûr, ma première date au Trésor à Berlin en closing pendant plus de 5h, j'ai dû arrêter mon set un peu avant sinon je ratais mon vol. Inoubliable.

Quels sont les disques que tu as toujours dans ton bag ?

J'ai toujours du Robert Hood dans mon sac de disques par exemple, je ne m'en sépare jamais, mes sets sont un mélange de techno 90s / 2000 et de nouveautés du moment.

Pour toi, la musique techno c'est...

Les valeurs de la Techno représentent pour moi le partage, la diversité, la tolérance, un moyen d'expression. Et pour finir avec une citation que j'aime beaucoup d'Emmanuel Kant : « La musique est la langue des émotions »

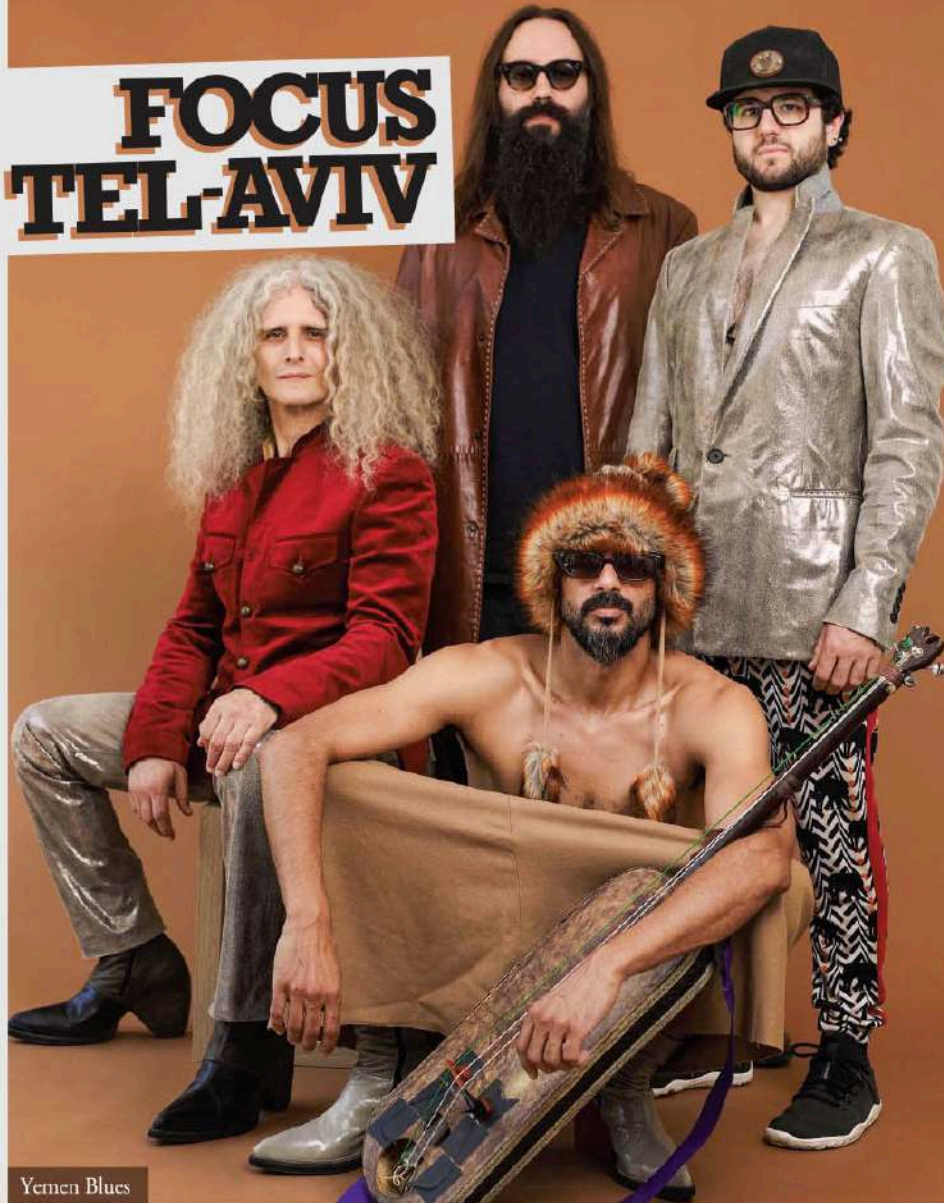
Si tu pouvais choisir de vivre dans une autre époque...

J'aurais aimé faire partie de la génération 70 pour connaître le tout début des musiques électroniques.



“ La musique est la langue des émotions. ”
Emmanuel Kant

FOCUS TEL-AVIV



Yemen Blues



DES FORMATIONS ORIENTALES À LA SCÈNE ÉTHIOPIENNE DITE DES BETA ISRAEL EN PASSANT PAR LE QUARTIER DE JAFFA ET SES MULTIPLES COMBOS, TEL-AVIV OFFRE UN VISAGE COSMOPOLITE ET TOLÉRANT. SYMBOLES DE CETTE MOSAÏQUE À NULLE AUTRE PAREILLE, LES PLAGES MÉTISSÉES DE YEMEN BLUES, LE GROOVE CISELÉ DE SABABA 5 OU LES CHANSONS ENVOÛTANTES DE GILI YALO COMPOSENT UN PANORAMA ARTISTIQUE COMPLEXE. NOVATEURS, CES GROUPES OU INTERPRÈTES CONFORTENT LA PLACE SINGULIÈRE OCCUPÉE PAR LA CAPITALE ÉCONOMIQUE DE L'ÉTAT HÉBREU DANS CETTE PARTIE DU LEVANT.

Installée sur les bords de la Méditerranée, la ville de Tel-Aviv instaure une dimension créative irréfutable. Peuplée par près de trois millions d'habitants, soit un tiers de la population israélienne, cette agglomération réputée pour ses mœurs libérales tranche nettement avec le reste du pays et les enjeux religieux ou géopolitiques induits. Dynamisée par Minimal Compact, un ensemble pionnier longtemps expatrié en Europe, ou A-Wa, un trio familial féminin déjà entendu aux côtés d'Acid Arab, cette cité hi-tech aux faux-airs californiens fait aujourd'hui office de baromètre musical. Élément indissociable de cette nouvelle vague proche-orientale, Yemen Blues synthétise la complexité de La Bulle, un surnom donné à Tel-Aviv en raison de ses particularismes sociétaux. Lancé il y a une dizaine d'années par Ravid Kahalani, un compositeur dont la famille provient de la proche péninsule arabe, ce collectif s'est fait connaître à l'international avec un épatant premier Lp où s'enchevêtrent divers ingrédients du creuset mizrahim (un terme qui fédère la communauté juive arabe) et les registres occidentaux ou africains, selon. Passionnant exercice littéraire, le dernier disque de Yemen Blues s'intitule "Shabazi" et rend hommage au légendaire poète Shalom Shabazi. Produite par Tamir Muskat, l'un des piliers du déterminant Balkan Beat Box, cette session quelque peu à part dans la discographie ambiante se distingue par "Shoshvinim Ba'ou", un titre rythmé par de surprenants chœurs gospel ou bien encore par "Eretz V'shamaim", une fresque empreinte d'un indicible mystère...

Tradi-moderne

Cœur de chauffé de ce paysage culturel, le label Batov cristallise pour sa part des line up ou interprètes israéliens éclectiques. Structure dense (rappelons que la surface du territoire hébreu est inférieure à une région française comme la Bretagne...), cette enseigne basée à Londres relaie des projets artistiques exceptionnels. Patron du genre, El Khat témoigne de cette originalité via le séminal "Saadia Jefferson". Réuni autour du génial Eyal El Wahab, un musicien concepteur de surprenants instruments tradi-modernes, ce quatuor parfume les mélismes orientaux de capiteuses fragrances psychédélics :

une formule résumée ici par les beaux "Daasa" et "Ya Raiyat" ou par le nom du dispositif et sa référence au rituel de la feuille de khat... Autre figure de ce catalogue indépendant, Sababa 5 multiplie les supports. En provenance du faubourg de Jaffa, l'un des pôles historiques de Tel-Aviv, cette entité découverte sous nos cieux lors des dernières Rencontres Trans Musicales de Rennes mâtine le funk 70's de mélodies importées de Turquie ou de la Corne de l'Afrique. Parfois résumé à l'écurie Daptone pour son goût des sonorités vintage, ce quintet s'épanouit finalement autant au contact de Lps instrumentaux que de singles chantés par l'élite du répertoire local. Bon résumé de cette ligne éditoriale, la compilation "Middle Eastern Grooves" couvre de son côté un spectre large. Concoctée par DJ Kobayashi, cette superbe double anthologie vinyle réduit dix-huit titres incarnés par des références aussi prenantes que les Satellites, Cherry Bandora ou le précurseur Kutiman.

Éthiopie

Rapatriés en Israël dans les années 80 et 90, les membres de la sphère éthiopienne engendrent également des talents confondants. Née en Terre Sainte, Ester Rada a ainsi frappé les esprits il y a une dizaine d'années avec un premier album éponyme. Influencée par la soul et le jazz, celle qu'on compara un temps à Erykah Badu mixte cet apport afro-américain avec différents éléments des hauts-plateaux abyssins comme le krar (en fait une sorte de luth) ou bien encore l'illustre langue amharique. Rassemblés sous le terme de Beta Israel, ces probables descendants de la reine de Saba et du roi Salomon renforcent naturellement la facette plurielle de Tel-Aviv. Contemporain d'Ester Rada, Gili Yalo prolonge le travail de cette dernière au travers d'une production groovy et subtile. Disponible chez Dead Sea Recordings, une maison qui héberge la sublime voix d'origine iranienne Liraz, ce chanteur ne fait pas que décloisonner les styles et codes en vigueur, il s'inscrit aussi comme le légataire du Swinging Addis-Abeba (pour le moins l'attitude) via les trajectoires de Mahmoud Ahmed ou Mulatu Astatke...

RARE WAX

• PAR NEZUMI •

SPÉCIALE JAPON



LE FRANCO-ANGLAIS DOMINIQUE AKA NEZUMI EST UN DJ COLLECTIONNEUR DE VINYLES DEPUIS PLUS DE DEUX DECENNIES. APRES AVOIR CREE LE LABEL DE REEDITION SAUSAGE RECORDS, IL S'INSTALLE AU JAPON. DEvenu UN FERU DE LA MUSIQUE DU PAYS DU SOLEIL LEVANT, IL SE SPECIALISE ET LANCE NEZUMI RECORDS. VOICI SA SELECTION POUR NOUS ECLAIRER SUR LE RARE GROOVE JAPONAIS. ARIGATO !

Chinatsu Nakayama & Masahiko Satoh
Futari no Hitori-goto Masaka Fusai no Sakuhin-shū Lp (Trio - 1973)

Commençons avec ce superbe duo : M. Satoh, pianiste jazz de renom (compositeur de la B.O. "Belladonna of Sadness") et la très talentueuse Chinatsu Nakayama au chant, qui a été ma bande son de l'été 2022. On passe du folk au funk, en passant par la pop, avec des arrangements incroyables. J'ai découvert ce Lp grâce à Dj Chintam (Wamono A to Z) qui a eu la brillante idée de ressortir deux des titres funky en single. Que des tubes à découvrir !

Minoru Muraoka & The Life Theatres
Shakuhachi Rock. Ninkyō edition Lp (Columbia -1970.)

Le monde des diggers connaît bien ce fûtiste pour le long morceau funk "The Positive and the Negative" du Lp Bamboo repris par les Australiens de Surprise Chef. Mais cet album issu de la série "Shakuhachi Rock" l'est bien moins. Sorti la même année que "Bamboo", il est plus authentique et plus simple en production, un véritable bijou folk funk aux accents jazz que je ne me lasse pas d'écouter en boucle.

Toshiko Yonekawa & Kiyoshi Yamaya
Tapestry Koto & The Occident Hillside Lp (Denon - 1976)

Un album qui fait aussi partie d'une série, comme une introduction de la musique traditionnelle japonaise au monde occidental, sublimement arrangée par l'orchestre du pianiste et arrangeur de jazz Kiyoshi Yamaya. Le trésor national du Japon, Madame Yonekawa san, au koto est brillamment accompagné dans un patchwork de musique folk et de jazz-funk. Essentiel !

Keitaro Miho
The Gorilla Seven Tv BGM Collection Lp (Tava Tava Rare - 2022)

Aussi incroyable que cela puisse être au Japon, la B.O. de cette série TV de 1975 n'a eu qu'une sortie en 45 tours à l'époque. Il a fallu attendre bien des années pour avoir la possibilité d'apprécier le reste des compositions de Keitaro Miho pour cette série policière. Spy jazz et funk aux accents brésiliens et avec une production très 60's pour l'époque. Tout est très bon, à sampler et à écouter, une totale tuerie !

Akira Ishikawa & The Gentures
Golden Drum Lp (Denon - 1969)

Probablement l'un des batteurs les plus connus à l'époque, Ishikawa san est incontournable à cette époque. Si ses albums des 70's ont récemment été réédités à juste titre, sa période pré-Count Buffalos est aussi très intéressante. Ici avec les Gentures, le groupe réinterprète des classiques du rock & roll, du blues et du jazz en funk. Là aussi du sample à gogo et même une reprise d'Adamo avec de la guitare fuzz.

Hiroshi Kamayatsu
Gaulois O Suttakoto Ga Arukai 7" (Express - 1975)

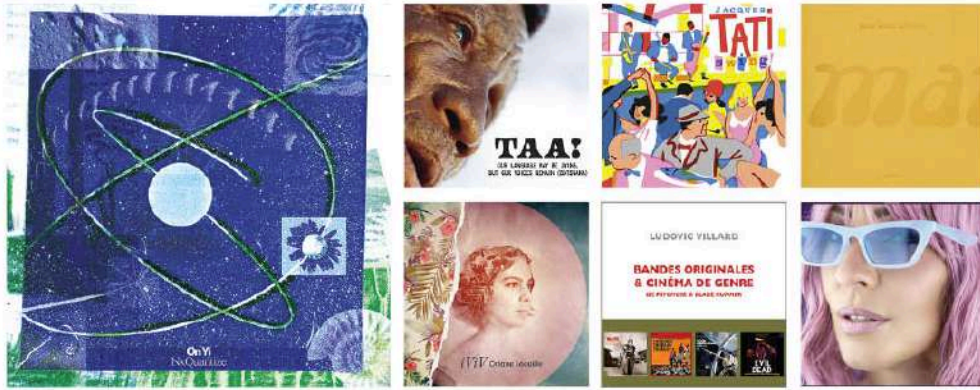
Feu Monsieur Kamayatsu, l'un des guitaristes des Spiders des sixties a connu une carrière solo encore plus fructueuse. Sur cette face B, morceau emblématique de son univers très proche de la France, il est accompagné par Tower of Power, un groove imparable qui précède la city pop. Un régal de presque 4mn30 toujours dans ma boîte à 45 tours.

Norio Maeda & The All Stars
Rock Communication Lp (Teichiku - 1970)

Un disque ultime que je connais par cœur et une solide réf. parmi toutes celles que je connais, ce Lp est tout simplement hallucinant. Ici, les thèmes de matsuri traditionnels sont revisités en mode jazz-funk et jazz-rock. Superbement arrangés et interprétés par l'un des cadors du jazz de l'époque, Norio Maeda, et la crème des musiciens de studio japonais. "Rock Communication" est un classique du genre à ne surtout pas négliger.

Reiko Ohara
Pikkoku Baby 7" (Victor - 1968.)

Je termine par ce single très rare et tellement bon de l'actrice et chanteuse Reiko Ohara. Une voix d'adolescente et un backing band latin boogaloo qui n'a rien à envier aux productions new-yorkaises de l'époque. Le mélange latin et J-pop est très réussi et le tout est enveloppé dans une des plus belles pochettes de cette fin des années 60 au Japon. Juste superbe !



NxQuantize / On Yi (Lp/Digital)

Le jeune label marseillais Omakase (lire l'interview des fondateurs Goldie B et Kumanope en ligne), annonce un deuxième album du beatmaker Sylvain Bremond alias NxQuantize. La maison n'aimes pas les étiquettes, ça serait maladroite de résumer la musique de NxQuantize à de la musique urbaine donc, d'autant qu'il est originaire du Luberon ! "On Yi" signifiant « être dans le vide » est une invention de son auteur. Afin d'être moins dans le floue, musique cinématographique permet de donner une idée de son œuvre qui, selon le communiqué de presse, est une contemplation de la nature et de l'espace sous influences de Bonobo, Floating Points, Pharoah Sanders, London Symphony Orchestra, Djrum, Daniel Son... Entre album instrumental et chansons, les 11 titres s'enchaînent sans temps mort. Les productions d'NxQuantize sont évolutives avec des rythmiques variées et bien cousues, à l'exception de trois plages off beat. D'autres sont plus boombap comme "Mood Swing" avec la participation du Mc new yorkais Dark Skinned Assassin ou dans un style plus hybride Grems s'exprime sur "Erreur". Le sommet de ce moment en suspension est "Loux Pt. II", un beat d'électronique nu-soul accompagné d'Appolonie au chant. Mais selon ta sensibilité tu seras peut-être plutôt séduit par "Flutio"... Un album fait pour tous ceux qui pleurent le rap créatif du siècle dernier, sachez que la génération suivante est aussi sensible, à sa façon, à cette époque. Pour la soirée de lancement de "On Yi", au Maikeda, NxQuantize annonce un show avec un live band. Certainement la bande de pots qui a participé à la confection de ce disque certifié fat par Star wax, soit une dizaine de musiciens : Yessai Karaperian au clavier, Alexander Flood à la batterie, Julien Amiel à la guitare... Bravo ! (Dj Coshmar)

Hidden Musics II / Taa! (Cd/Digital)

Exigeant, le catalogue Hidden Musics nous a valu par le passé d'excellentes sessions comme "Khmer Rouge Survivors", un recueil interprété par des rescapés de l'effroyable régime de Pol Pot au Cambodge, ou bien encore "God Is Not A Terrorist", un album signé par le singulier chanteur pakistanaï Ustad Saami.

Missionné par Glitterbeat, le producteur Ian Brennan revient cette fois-ci du Botswana, un pays d'Afrique australe popularisé dans les années quatre-vingt par la communauté bushman. Dédicée aux populations de langue taa, un groupe aujourd'hui estimé à une poignée de locuteurs, cette précieuse captation compile seize prières et autant de climats variés. Dépouillés mais captivants, les titres relatifs instaillent une douce transe ("I Am Lost - The Spirits Guide Me Home"), fascinent par leurs rythmes antédiluviens ("Kudu Dance"), et charment l'oreille grâce à un idiome aux sonorités multiples ("Protection From The Bees"). Dans le giron d'Alan Lomax et Charles Duvelle, deux légendes du field recording, Ian Brennan effectue ici un travail de mémoire admirable. Pourtant, et au-delà de l'indéniable approche ethnologique, ce volume ponctué par quelques claquements de mains, percussions ou accords de mbira vaut aussi pour sa portée universelle. Pour preuve le prenant "My Culture Is The Most Beautiful" dont la scansion fait songer au répertoire afro-américain et à des musiques comme le blues ou le rap. (Vincent Caffiaux)

Jacques Tati / Swing! (Lp/Cd/Digital)

Adulé par le gotha hollywoodien, Jacques Tati revient sur le devant de la scène grâce au label Born Bad et à la compilation "Swing!". Composée des six bandes originales du maestro à la pipe, cette anthologie débute naturellement avec "Jour de Fête", une suite primesautière animée par les facettes d'un facteur dans la France de l'après-guerre ; rebondit avec "Les Vacances De Monsieur Hulot" et "Mon Oncle", deux piliers de la filmographie-maison et leurs ouvertures popularisées par Alain Romans puis Frank Barcelini ; et explose avec "Playtime", un film incroyable dont certaines mélodies rallient les visions de Kurt Weill, la dimension lunaire en sus... Influencé par le music hall et plus précisément par l'illusionnisme (un univers partagé par le grand Georges Méliès), le domaine musical présent ne se résume toutefois pas à une quelconque fonction illustratrice : il incarne avant tout le cinéma de Jacques Tati, au même rang que les plans, cadrages et autres mouvements de caméra.

Indissociables des techniques de pantomime, les multiples variations génèrent des images mentales denses : c'est le cas du définitif "Parade" et de ses fascinants thèmes imaginés par Charles Dumont. Particulièrement soigné, le pressing double vinyle est valorisé par une pochette gatefold délicieusement rétro. Pour l'histoire, les notes sont rédigées par Macha Makeïff, metteuse en scène et proche de la famille Tati... (Vincent Caffiaux)

Mo'Horizons / Mango (Lp/Cd/Digital)

Ce duo de producteurs-Djs allemands actif depuis la fin des 90's empile un septième album. La production est plus proche d'un concept de live band que celui de deux beatmakers derrière leurs machines. Pas si étonnant puisque le live band est une de leur habitude... Avidé de jouer avec les rythmes et instruments du globe, les titres "Anotha Bossa" avec Guida de Palma, "Balkan Maasai Party", "Sunset in el Palmar", en disent long sur leur ouverture au monde. Plus rare dans leur discographie "Good 4" est un titre de reggae instrumental invitant à la médiation. Puis ils poussent leur connexion à l'Afrique en invitant le légendaire Ghanéen Gyedu-Blay Anbolley, pour une plage highlight du nom de "Mango Woman". A noter que ce dernier est sorti cet été en 7 inch agrémenté d'un remix de Sono Rhizmo' en face B. Et le Lp à paraître le 20 octobre ne contient que huit titres des dix. Pour les fans d'afro-latin-brazil-funk-drum 'n bass et de la maison Agogo Records, co-fondée par Dj Ralf Zitzmann. Un Lp certifié fat par Star Wax ! (Supa Cosh...)

Oriane Lacaille / iViV (Lp/Cd/Digital)

Remarqué il y a deux ans grâce aux litanies de Bonbon Vodou puis avec un cinquième épisode de la collection "Hear My Voice", Oriane Lacaille cultive un tropisme musical fertile. Émanation de la vibrante scène réunionnaise du jour (on pense aux compositions péchues d'Eat My Butterfly et aux psalmodies numérisées de Maya Kamaty), la jeune auteure-compositrice et interprète revient cet automne avec "iViV", un album signé sous son propre nom. Douces ou véhémentes, les onze plages proposées s'inscrivent dans une veine intimiste. C'est le cas de l'envoûtant "Kaf Do Lo", une séquence nimbée de syncrétisme dont les invocations renvoient aux thématiques de la poétesse ultramarine Kaloune. Entourée de proches dont le chanteur et producteur anglais Piers Faccini, Oriane Lacaille instaure ici une proximité de tous les instants. Clairement revendiquée, cette dimension familiale est confirmée par "Lam La Mer" un titre joué en duo avec son père l'accordéoniste et grand voyageur René Lacaille. Servi par des arrangements subtils, ce premier enregistrement solo et ses nombreux emprunts à l'archipel des Mascareignes témoignent en contrepoint du dynamisme de la langue créole. Composé d'éléments culturels multiples et pétri d'oralité, ce chaudron méris bouillonne ici au travers de la plage rituelle, un portrait complété par la musicienne américano-haïtienne Leyla McCalla : chaudement conseillé ! (Vincent Caffiaux)

Ludovic Villard / Bandes Originales & Cinéma de Genre (Livre)

Dans les années 60 et 70, le cinéma de genre occupe une place prépondérante. Films de yakuzas, westerns-spaghetti, ou gialli, ces différents registres et leurs témoignages fulgurants se distinguent également par des bandes originales novatrices. Fêré de ce secteur situé à la marge du Nouvel Hollywood, Ludovic Villard remet au goût du jour certaines productions-clé et les partitions correspondantes. Largement popularisé par un certain Quentin Tarantino avec les définitifs "Pulp Fiction", "Kill Bill" et "Jackie Brown", l'inventaire dressé par le poète et musicien français offre une approche finalement claire et variée. Parmi les longs métrages sont évoqués des classiques de la Blaxploitation comme "Shaft" ou "Sweet Sweetback's Baadasssss Song" et leurs symphonies funky signées Isaac Hayes ou Earth, Wind & Fire ; un florilège de films d'épouvante parmi lesquels "La Colline A Des Yeux" ou "Rosemary's Baby" et leurs lignes sonores pour le moins troublantes ; ou bien encore le domaine de la science fiction via "2001, L'Odyssée De L'Espace" et "Solaris", deux monuments du septième art qui rappellent que la pellicule animée et ses arcanes métaphysiques s'apprécient aussi avec les oreilles. Préfacé par un texte instructif où sont notamment analysés la fonction narratrice des scores et l'apport des instruments électro-acoustiques, ce livre disponible chez Le Mot Et Le Reste décrit en substance deux décennies particulièrement aventureuses, à cent lieues des blockbusters contemporains et de leur marketing forcené... (Vincent Caffiaux)

Supa Mana / Dub Siren (Lp/Digital)

Longtemps mis sur la touche, le reggae marque un évident retour en grâce. Vitalisé par la scène nu-roots, un registre dub dynamique ou des rééditions de choix, ce genre musical apparu à la fin des années 80 en Jamaïque fait ainsi écho en France où les interprètes et manifestations sont légion. Incarnation de ce phénomène, Supa Mana impose un répertoire décomplexé, situé aux confins de la bass music. Repéré il y a sept ans avec le significatif "Double Trouble", un premier Lp peuplé de figures comme Big Red ou Joseph Cotton, cette hérière du son digital 80's (merci Prince Jammy et consort) revient avec "Dub Siren", un nouvel opus varié. Clin d'œil aux gimmicks de certains sound systems mais également aux tatouages et à l'imagerie maritime, ce deuxième microsillon convie son lot de pointures comme Biga Ranz et l'indolent "Parapluié Parasol", le Mc Youthstar avec le terrible "Everybody" ou bien encore un habitué de la maison comme Volida via le touchant "Au Loin". Nourri par un sens aiguisé de la mélodie et par un goût prononcé pour les syncopes fûtées, ce disque caméléon atteste surtout de la teneur technologique du puissant contretemps caribéen. Démonstration avec l'imparable "Up And Gwaan", un titre dynamité par Ruffian Rugged, un toaster dont le phrasé vocal a déjà fait des merveilles auprès du vétéran General Levy et du collectif L'Entourloop... (V. Caffiaux)



Mononome

Top 5 nouveautés

- Drips Zacheer "Film sweats"
- iamalex, Felty, Soren Sostrom "São Paulo"
- Glimp, DAO, Adam Friedman "Blissed Out"
- Junk33, Billa Qause "Speculations"
- Modemtor, Etherealpics "Clock"

Top 5 oldies

- Grant Green "Idle Moments"
- Camel "Mirage"
- Willie Wright "Right On For The Darkness"
- Pat Lundy "City Of Stone"
- Silva Grissi "Vorrei"

Ta première expérience du beatmaking
J'ai commencé en 2008 avec FL

Ta première expérience de DJing
Jouer avant GUTS en 2011...

Ton meilleur souvenir à Berlin
Digger des disques de jazz et de soul chez Soultrade...

Ton titre favori de "The Boy That Fell From The Sky"
Ce doit être le dernier morceau : "Eject". L'ajout du violoncelle d'Isabelle Bouché l'a rendu vraiment spécial...

Funk ou jazz
Dur. J'aime vraiment les deux mais en ce moment plutôt jazz

Ton hardware favori
La MPC2500. Je m'y attache vraiment puisque tous mes beats de 2011 à 2021 sont réalisés avec et rien d'autre

Ton discaire favori
Lotus Record Store

Le beatmaker qui te rend fou systématiquement
Dernièrement, c'est Xander

Ton endroit préféré en Grèce
Fuzz à Athènes et Block33 à Thessaloniki

Ta Dj ou beatmakeuse favorite
Tokimonsta



Dj Yokosun

Top 5 nouveautés

- Taihei "ReMission"
- Lone Saxon "Sunrise over Ku"
- Sally "Zawgy Al Azeer"
- Litmus "More Sekele Movement"
- Lazywax "Santa Catarina" Turbotito remix

Top 5 oldies

- Kid Creole and the Coconuts "My male Curiosity"
- Minalto Yoshida "Midnight Driver"
- Asuka Ando "See you in my dream" 7"
- Ryuichi Sakamoto "Merry Christmas Mr..."
- Fallon Jennings "All night long"

Ta première approche du DJing
Tout a commencé à The Observatory au Vietnam le 2 octobre 2020. Je suis tombée par hasard sur des CD... Puis j'ai commencé à m'entraîner chaque semaine...

Montagne ou mer
Ce que j'apprécie le plus c'est la ville et parfois la montagne. Actuellement je reste à Hoi An, alors la mer !

Ton top 3 des clubs à Saigon
The Observatory que je peux appeler ma maison !

Si je te dis @ramencilclub
Fun, retro, oishii. Si vous recherchez des recommandations de ramen au Vietnam suivez mon compte insta.

Ton discaire favori
Pond Records & Coffee

Si je te dis vinyle
Ils sont fiables et ne déçoivent jamais. Je me souviens de Dj Cédric, à Tokyo, essayant de passer à l'USB... La clé a cessé de fonctionner au bout de seulement 10 secondes...

Si tu n'étais pas Dj, tu serais
Ma profession à plein temps est celle de femme d'affaires... Si je devais choisir un autre métier, j'aimerais être chef. La cuisine c'est ma passion. En fait, le Djing et la cuisine partagent de nombreuses similitudes...



Dj First Mike

Top 5 nouveautés

- Tiakola "Meuda"
- Freeze Corleone "Shavkat"
- Gazo x Levelsantana "Drill Fr 6"
- Omah Lay "Reason"
- Gunna "Fukumean"

Top 5 oldies

- Bahamadia "Uknowhowwedu"
- Maze "Joy & Pain"
- Scfyy "Turbo"
- Rohff "Bonne Journée"
- Wu-Tang Clan "America Is Dying Slowly"

Un verre de
De l'eau bien fraîche

Ta première approche du DJing
Avec le hypnotic Dj Show de Dj Clyde et Asko sur radio Nova... dans les années 90...

Ta première approche du beatmaking
Début 2000 sur l'album "Rue" d'Alibi Montana et Lim, avec Abdou de Peulfixion on a composé le freestyle

Ton appli favorite
Shazam

Si je te dis bien être, tu me réponds...
Martinique

Ton label préféré
Def Jam

Sans musique, la vie serait...
Triste

Une autre passion que la musique
La Gastronomie, j'ai testé tous les restaurants de France (rires)

Pour l'habiller, une paire de...
Air Max 1

Si tu n'étais pas Dj, tu serais
Je serais un très mauvais rappeur...



VOTRE DISQUE VINYLE A L'UNITÉ

Définition : **OVnyl** - { *ovnyler* } [verbe transitif E.T.]
Etym : mix de deux vieux vocables terrestres du XXe/XXIe siècle : O.V.N.I et Vinyle.
Faire passer une musique de l'état dématérialisé (.wav, .mp3,...) à l'état solide sur un support vinyle.

WWW.OVNYL.COM





Le label *Mother I'd Like to Funk* revient pour la rentrée avec la réédition vinyle du single tant attendu du groupe Boulevard. Initialement sorti en 1981 au Danemark, le titre refait surface autour de 2015 et devient vite une référence exotique en outre-atlantique dans le milieu du Street Funk. Un groove imparable et des arrangements synthétiques qui ne laisseront pas indifférents les aficionados de boogie-Funk 80's

motheridliketofunk.bandcamp.com

The Parker
DISTRIBUTION